

qu'il ne se fatiguât, comme aussi pour montrer sa force. Venait-il quelques polissons rôder autour du convoi ? Bruno déposait Joseph sur une borne en lui disant : Ne bouge pas. Après quoi, il crachait dans ses mains et tombait sur les maraudeurs comme la foudre, les taillait en pièces et les poursuivait jusqu'au bout de la rue ; le petit Joseph était si sûr de son frère et si accoutumé à ses triomphes, qu'il l'attendait paisiblement, le doigt dans la bouche, en regardant ailleurs. Bruno revenait tout en nage, rechargeait son frère sur ses épaules et continuait son chemin.

Mais aussi de quelle fraternelle tendresse n'était-il pas payé de la part du petit Joseph ! Comme le pauvre enfant pleurait dans son coin quand Bruno était accueilli au logis par les éclats de voix et les coups d'étrivières du père Du Casse ! Or cet accueil était devenu à la longue le règlement quotidien.

Du Casse, alarmé de la mauvaise direction de son fils aîné et de tout ce qu'il apprenait sur son compte, n'avait vu, comme bien des pères de sa condition, d'autre remède que la violence et les brutalités. Tantôt on renvoyait Bruno dans son galetas sans soupce. . un signe suffisait entre les deux frères : Joseph laissait adroitement tomber la moitié de son repas dans sa veste, et quand il remontait pour se coucher au galetas, Bruno soupait. D'autres fois le galetas se transformait en prison d'Etat, où l'aîné s'évertuait tout un jour à chercher des moyens d'évasion par les lucarnes au risque de se rompre le cou. En ce cas, Joseph se mettait par son zèle en état de solliciter des faveurs, puis il s'approchait humblement de son père, puis tout à coup son cœur se gonflait, ses sanglots se faisaient passage et il demandait en pleurant la grâce de son frère. S'il ne pouvait rien obtenir, il finissait par dérober la clef et la glissait à Bruno par dessous la porte, ou il se glissait par les toits dans le galetas et partageait la captivité. Un jour, il demeura accroché à la gouttière par la basque de son habit et faillit se tuer sous les yeux de son frère, dont les cheveux s'étaient hérissés.

Ce qu'il y eut de moins louable dans l'amitié de ces deux enfants, c'est que l'enragé Bruno fit servir souvent à ses méfaits l'innocence et le dévouement de Joseph. Se sachant fort mal dans les papiers paternels, et ne doutant pas que son cadet n'y fût mieux, il le stylait à ses larcins et le faisait volontiers